



**HAL**  
open science

# Jules Michelet, l'Histoire romaine et la “ race ”. Une lecture des sources anciennes en perspective

Mathilde Cazeaux

## ► To cite this version:

Mathilde Cazeaux. Jules Michelet, l'Histoire romaine et la “ race ”. Une lecture des sources anciennes en perspective. Congrès de l'APLAES 2022: L'Antiquité en question(s): enjeux et défis, Jun 2022, Aix (Aix-Marseille Université), France. hal-04059876

**HAL Id: hal-04059876**

**<https://hal.science/hal-04059876>**

Submitted on 5 Apr 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

9 juin 2022, Congrès de l'APLAES (Aix-en Provence)

L'Antiquité en question(s) : enjeux et défis

Mathilde Cazeaux  
ENS de Lyon / HiSoMA

**Jules Michelet, l'*Histoire romaine* et la « race »  
Une lecture des sources anciennes en perspective.**

Je commencerais, comme il est d'usage, par remercier les organisateurs et organisatrices de cette journée, de nous permettre aujourd'hui ce moment de réflexivité sur la discipline, dans un contexte scientifique qui autorise, et même qui encourage, la distance et la nuance. Je suis d'autant plus heureuse d'être ici que l'orientation de cette journée rejoint des questionnements que nous portons au sein de notre laboratoire HiSoMA, et maintenant en partenariat avec ANHIMA, en interrogeant les interactions entre sciences de l'Antiquité et études postcoloniales, puisque nous organisons, avec Cléo Carastro, Anne-Sophie Noel et Claire Fauchon-Claudon un colloque sur ce sujet en novembre, qui fait suite à une journée d'étude tenue l'an passé. Je rougis un peu en commençant cet exposé par cette sorte de page de publicité, mais mon objet est simplement de montrer qu'après les polémiques qui sont apparues ces dernières années dans le champ médiatique, il me semble qu'il est important de continuer – parce que je pense que cela ne date pas d'hier – à poser un regard critique sur les conditions et le sens de l'élaboration de nos savoirs sur l'Antiquité.

Dans ce sens, étudier la réception de l'Antiquité, la façon dont les textes anciens ont été lus et intégrés dans une pensée à un moment donné, dont ils ont résonné dans ce moment, permet au moins deux choses :

- tout d'abord d'entrer dans l'atelier du créateur et d'observer le contexte
- cela permet ensuite, ce qui est peut-être plus précieux pour un antiquisant, de mesurer la diversité des approches, de souligner la polyphonie d'un texte, d'une figure, la multiplicité des interprétations qu'ils ont pu connaître, de bonne ou de mauvaise foi. D'observer ce qui fait la spécificité d'une interprétation particulière, et de mesurer en creux ce qui fait la spécificité de notre approche.

Je me suis aperçue un peu tard que, dans mon enthousiasme débordant, j'avais proposé un sujet bien trop ambitieux pour que je puisse l'appréhender dans le temps qui m'était imparti, n'étant pas spécialiste, en réalité, ni de Michelet, ni de la race, et même finalement assez partiellement de l'histoire romaine. Je vous demanderais donc toute votre indulgence : l'objet sur lequel je me pencherai aujourd'hui, la notion de « race », appliquée à l'Antiquité, je l'ai choisi, avec toute l'humilité que requiert pareil objet, parce qu'il cristallise un certain nombre de tensions, passées et présentes. La notion de « race » est-elle applicable à l'Antiquité ? Il n'y a pas de réponse simple, je crois, notamment du fait que c'est une notion absente de la langue grecque et de la langue latine.

Ce que l'on peut dire, en revanche, c'est qu'on l'y a appliquée ; de nombreuses lectures des textes antiques se sont faits au prisme de la « race », et notamment au 19<sup>e</sup> siècle, mais pas seulement. On a même pu trouver dans l'Antiquité le fondement de la notion de race.

Mon objectif ne sera pas de donner un panorama complet et définitif de cette filiation ou prétendue filiation de la race avec des conceptions antiques, mais d'apporter une pierre à l'édifice de cette réflexion par un sondage précis. Comment Michelet, dans son *Histoire romaine*, a-t-il mobilisé la notion de race pour interpréter les sources anciennes, et avec quel résultat ? et il me semble considérer cette question à travers le prisme d'une lecture particulière, historicisée, peut enrichir notre lecture à nous.

Je m'appuierai pour ce faire sur les nombreux travaux déjà menés sur la définition (progressive et, dans une large mesure, flottante) de la race au 19<sup>e</sup> siècle (Sarga Moussa, *L'idée de race dans les sciences humaines et la littérature*, 2003), et en particulier sur la mobilisation de l'Antiquité dans cette définition (en particulier les travaux de Corinne Saminadayar-Perrin).

*L'Histoire romaine* de Michelet m'a intéressée d'abord parce qu'elle se situe très tôt, non seulement dans le 19<sup>e</sup> siècle (elle est écrite en 1931) et donc dans l'histoire de la notion de « race », mais également dans l'œuvre de Michelet (j'y reviendrai), qui fut prolifique et s'étend sur les trois-quarts du 19<sup>e</sup>. Elle permet donc de sonder un stade de la pensée assez précoce, antérieur d'une part à l'effervescence archéologique de ce siècle (Michelet se fonde de façon extensive sur les sources littéraires anciennes) et d'autre part au développement des théories raciales ou racistes d'un Gobineau et même des développements de la philologie comparée (représentés notamment par Eugène et Émile Burnouf).

*L'Histoire romaine* présente de ce point de vue ce qui peut apparaître comme une contradiction interne : dans l'ensemble, Michelet y défend l'idée que l'histoire de l'humanité est un effort constant vers une sortie du « fatalisme de race », dont Rome constitue une étape fondamentale (c'est ce que je montrerai dans un premier moment). Cependant, et c'est ce à quoi je m'intéresserai de plus près dans une seconde partie, le long moment où l'historien relate la 2<sup>e</sup> guerre punique affirme une conception raciale beaucoup plus nette et beaucoup plus systématisée : la lutte entre Rome et Carthage, présentée dès l'Antiquité comme la lutte pour l'hégémonie, est présentée comme l'affrontement de deux races, la race sémitique et la race « indo-germanique ».

## 1. Quelques éléments sur les usages de la notion de « race » chez le Michelet de 1831

Éléments biographiques : Jules Michelet (1798-1874). Un des plus grands historiens français du 19<sup>e</sup> siècle, auteur d'une œuvre considérable qui mêle histoire, philosophie de l'histoire, pensée politique et naturalisme, tout cela porté par une écriture brillante, comme l'était, d'après les témoignages, son éloquence.

L'*Histoire romaine* est l'une de ses toutes premières œuvres (il a 33 ans). Le volume était prévu pour être le premier tome d'un ouvrage couvrant l'histoire des « origines » jusqu'à la fin de l'Empire, mais il n'aura finalement pas de suite, et clôt donc le panorama de l'histoire de Rome sur la mort de Cléopâtre et le triomphe d'Octave, « triomphe de l'Occident sur l'Orient ». La matière est issue du cours qu'il a donné à l'École Normale Supérieure en 1929-1930, une institution qui formait les professeurs de lycée de toute la France. Sous la Restauration, le programme de la classe de 4<sup>e</sup> : Rome jusqu'à l'Empire. La pensée de Michelet a eu un grand retentissement, via ses œuvres, mais également via ses cours : on pense notamment au fait que Gustave Flaubert a eu pour professeur d'histoire un élève de Michelet, le jeune et brillant Adolphe Chéruel.

Le jeune historien choisit ce sujet en grande partie car il veut asseoir sa légitimité dans le domaine, à un moment où il aspire à obtenir la chaire d'histoire et de morale au Collège de France : il n'est alors l'auteur que de quelques précis historiques et le traducteur du philosophe italien Vico. Paule Petitier a bien montré comment en cette année 1831, au lendemain de la Révolution de Juillet, Michelet fait paraître deux textes complémentaires : d'abord l'*Introduction à l'histoire universelle*, « brillant texte programmatique pour une histoire de France vue comme l'aboutissement de l'humanité », et, quelques mois après, l'*Histoire romaine*, qui permet au jeune homme de montrer sa maîtrise de la matière classique, son érudition et son esprit critique : l'ouvrage est une synthèse des historiens anciens, au premier chef Tite-Live et Polybe, et une discussion des savants allemands (Niebuhr).

Ces deux textes, l'*Introduction à l'histoire universelle* et l'*Histoire romaine* défendent une vision de l'histoire téléologiquement orientée vers la liberté, conçue comme une sortie des déterminismes, ce que Michelet appelle « la fatalité de race et de climat ».

Dans l'*introduction à l'Histoire universelle*, Michelet élabore le récit d'une humanité, née en Inde, et alors entièrement livrée à la nature, à la matière, à la fatalité, et du long combat de l'homme et de l'esprit vers un idéal de liberté représenté *in fine* par la France. La France y est présentée comme une « fusion intime » des races réussie grâce à la Révolution (« ta race, c'est 89 », écrira-t-il plus tard dans la *Bible de l'Humanité*). La France est, non pas une race *pure*, mais un peuple *purifié de* la race, de ses conditionnements, précisément *par le mélange* (alors que l'Allemagne reste une race, l'Italie, une juxtaposition de races) :

*Le croisement des races, le mélange des civilisations opposées est [...] l'auxiliaire le plus puissant de la liberté. Les fatalités diverses qu'elles apportent dans ce mélange s'y annulent et s'y neutralisent l'une par l'autre (IHU, p. 396)*

*Races et idées, tout se combine et se complique en avançant vers l'Occident.*

Dans cette vaste fresque, la Rome antique est une des grandes étapes du mélange des races : « le nœud du drame immense dont la France dirige la péripétie ».

L'évolution de l'humanité repose donc sur un principe agonistique : homme contre nature, esprit contre matière, liberté contre fatalité. Dans cette perspective, comme l'a analysé Aurélien Aramini dans son étude sur *Michelet, à la recherche de*

*l'identité de la France*, l'histoire, c'est le combat de l'homme pour annuler la race par la mobilité, le mélange et les forces de l'esprit.

Ce mot est donc au centre de la philosophie de l'histoire de Michelet. La difficulté, c'est que le mot « race », chez Michelet comme dans la majeure partie des textes du 19<sup>e</sup>, est utilisé de manière tout à fait plurielle, sans définition très arrêtée (et elle évoluera nettement, nous y reviendrons).

Il faut sans doute resituer un peu. Corinne Saminadayar-Perrin, en particulier, a bien montré comment, dans les années 1830, la notion de « race » connaît un grand succès, car elle répond au projet de former une nouvelle histoire nationale. En effet, sous l'Ancien Régime, on peut considérer que le passé était modelé dans l'ensemble par les lignées royales. Après la Révolution, de nouveaux outils, de nouvelles catégories épistémologiques sont forgées pour adapter le récit à l'échelle de la nation. Sans qu'il y ait de définition claire, et dans un usage à la fois circulaire et contradictoire, la notion de « race » figure une collectivité nationale ; elle permet de présenter les masses comme héros collectif, dont les grands hommes sont, pour ainsi dire, une émanation, et surtout elle propose un modèle qui permet à la fois d'affirmer l'identité profonde d'un peuple et de suivre ses évolutions historiques, de poser, donc, une permanence sous les mutations. Dans cette optique, remonter à l'antiquité donne le sentiment d'identifier l'expression la plus naturelle de la race.

C'est en particulier ce qu'a fait Amédée Thierry, proche de Michelet, dans son *Histoire des Gaulois* (publiée en 1825), qui posent l'existence d'une communauté de caractères liés une même origine, « antérieurement à tout mélange de sang étranger », qui perdurent malgré les événements historiques et les mutations sociales et culturelles. La race est par conséquent un ensemble de caractères innés, physiques et moraux, appartenant à la nature d'un groupe humain déterminé. L'histoire naturelle, qui relève d'une semblable volonté de compréhension et de classement des sociétés humaines, joue un rôle dans cette volonté de catégoriser les peuples. Les travaux du Dr Edwards, proche de Michelet et des frères Thierry, auteur d'un opuscule intitulé *Des caractères physiologiques des races humaines considérées dans leur rapport avec l'histoire* vont dans ce sens : même le changement de climat, selon lui, n'altère pas les dispositions propres à un groupe humain.

Mais la vision du Michelet de 1831 se démarque fondamentalement de ces conceptions qui enferment la liberté humaine dans un déterminisme. Il l'exprime ainsi dans la préface de son *Histoire romaine* :

*De mon Vico j'avais gardé un mot profond qui est la vraie lumière moderne : « l'Humanité est son œuvre à elle-même. »*

*C'est-à-dire : Les milieux, les climats et les races, font beaucoup, certes (et j'en ai tenu compte). Mais l'élément de race sur lequel insistait Thierry, est de plus en plus secondaire, de plus en plus subordonné au travail de transformation que fait sur soi toute société. [Michelet affirme alors sa différence idéologique] Principe capital que j'exprimai bientôt dans mon Histoire de France, en me détachant de Thierry, et qui me tient à part de mes amis gaulois, par qui ces influences lointaines semblent exagérées. (p.2)*

Dans la première partie de *l'Histoire romaine*, consacrée à un tableau de l'Italie, il cherche à tracer les contours des différentes « races » qui ont peuplé celles-ci ; le mot apparaît dans les premières lignes de chacun des chapitres : il évoque la race des Pélasges, des Étrusques, des Osques, etc. On notera que ces races ne sont pas tant fondées sur le physiologique que sur le spirituel : elles se distinguent par leur tempérament, leur vision du monde (ce en quoi il est assez proche des catégorisations anciennes des populations), et par leur religion et leur langue, expressions de ceux-ci (ce qui est propre aux conceptions modernes). Voici comment s'ouvre le premier chapitre de *l'Histoire romaine* :

*Du haut des Apennins, dont la longue chaîne forme, de la Lombardie à la Sicile, comme l'épine dorsale de l'Italie, descendent vers l'Occident deux fleuves rapides et profonds, le Tibre et l'Anio, Tevere, Teverone ; ils se réunissent pour tomber ensemble à la mer. Dans une antiquité reculée, les pays situés au Nord du Tibre et au midi de l'Anio étaient occupés par deux nations civilisées : les Tusci et les Osci ou Ausonii. Entre les deux fleuves et les deux peuples, perçait vers la mer, sous la forme d'un fer de lance, la barbare et belliqueuse contrée des Sabins. C'est vers la pointe de ce delta que, sept ou huit cents ans avant notre ère, s'éleva Rome, la grande cité italienne qui, ouvrant son sein aux races diverses dont elle était environnée, soumit l'Italie par le Latium et par l'Italie, le monde.*

On remarquera au passage, et cela se vérifie tout au long du texte, que le qualificatif de « barbare » ne recoupe pas l'idée de races inférieures (le génie national romain est ainsi qualifié de barbare, ainsi que les pasteurs italiens, par exemple).

Michelet semble témoigner d'un stade intermédiaire : de même que les conceptions anciennes de *l'imperium Romanum* ne pouvaient fonctionner qu'en postulant la possible absorption des peuples étrangers, même barbares, donc par le passage possible de la Barbarie à la Romanité, l'historien, bien qu'imprégné de la notion de race, la tient pour le moment à distance, dans l'idée que le propre de l'humain est précisément de se détacher de ce fatalisme matériel.

Par ailleurs, dans le monde savant, les premières décennies du 19<sup>e</sup> siècle connaissent une sorte d'effervescence : les savoirs et les réseaux orientalistes s'institutionnalisent progressivement et, avec les premières études sur le sanscrit (~~la première chaire de langue et littérature sanscrites~~ est ouverte en 1814 pour Antoine Léonard de Chézy), la philologie et la linguistique comparées prennent leur essor ; les travaux de Creuzer sur les religions, incluant l'hindouisme et le dualisme mazdéen (perse) sont également un tournant (1825 *Religions de l'Antiquité*).

Ce moment est important car il ouvre l'Antiquité à un au-delà d'Athènes et de Rome : apparaissent désormais dans le champ l'Inde, la Perse, la Phénicie... Et c'est là que commence à s'élaborer le concept d'« indo-européen », ou indo-germanique, ou aryen, selon les différentes dénominations qui lui sont attribuées de façon nettement interchangeable. Je renverrai ici à l'ouvrage fondamental de Maurice Olender sur *les Langues du Paradis*, qui retrace la manière dont on passe des travaux linguistiques de l'anglais William Jones, le premier à souligner, en 1786, les affinités

entre le latin, le grec et le sanscrit, et de Friedrich von Schlegel et son *Essai sur la langue et la sagesse des Indiens* (1808), à l'idée d'un *peuple indo-européen*. Ces « fables savantes », selon les termes de l'auteur, sont diverses et plurivoques, mais elles ont contribué, sans nul doute, aux idéologies barbares, sans guillemets cette fois, du siècle suivant.

Face à ce monde désormais unifié par cette histoire commune, on place en effet un autre monde : celui des langues dites « sémitiques » (le terme est lancé par Schlözer et Herder) – et le glissement de la langue à la « race » se fait également facilement (Renan proposera ainsi de parler de « races linguistiques »). Au moment où Michelet écrit *l'Histoire romaine*, on n'a pas encore atteint le degré de systématisation et, surtout, de hiérarchisation, qui sera développé par Renan en particulier dans son *Histoire générale et Système comparé des langues sémitiques* (1955). Dans celui-ci, comme dans l'ensemble de l'œuvre de Renan, la « race sémite » est caractérisée par son immobilisme, sa stérilité, et son seul apport à la civilisation humaine : le monothéisme – mais encore fallait-il que l'avènement de Jésus vienne le libérer du carcan hébraïque pour le confier au monde aryen.

## 2.

Cependant, comme je l'expliquais en introduction, il est dans *l'Histoire romaine* un long passage où Michelet mobilise le concept de « race » de manière particulièrement systématisée et où ce système vient créer une résonance particulière avec l'historiographie antique : c'est le récit des guerres puniques.

Michelet pose les guerres puniques comme le face-à-face de « deux races ennemies ». Les chapitres qui leur sont consacrés s'ouvrent sur une sorte de préface, qui résonne nécessairement avec la préface du livre 21 de *l'Ab Urbe Condita* de Tite-Live, que je rappelle ici :

In parte operis mei licet mihi praefari, quod in principio summae totius professi plerique sunt rerum scriptores, bellum maxime omnium memorabile quae unquam gesta sint me scripturum, quod Hannibale duce Carthaginenses cum populo Romano gessere. Nam neque ualidiores opibus ullae inter se ciuitates gentesque contulerunt arma neque his ipsis tantum unquam uirium aut roboris fuit ; et haud ignotas belli artes inter sese sed expertas primo Punico conferebant bello [...]. Odiis etiam prope maioribus certarunt quam uiribus, Romanis indignantibus quod uictoribus uicti ultro inferrent arma, Poenis quod superbe auareque crederent imperitatum uictis esse. Fama est etiam Hannibalem annorum ferme nouem, pueriliter blandientem patri Hamilcari ut duceretur in Hispaniam, cum perfecto Africo bello exercitum eo traiecturus sacrificaret, altaribus admotum tactis sacris iure iurando adactum se cum primum posset hostem fore populo Romano. Angebant ingentis spiritus uirum Sicilia Sardiniaque amissae: nam et Siciliam nimis celeri desperatione rerum concessam et Sardiniam inter motum Africae fraude Romanorum, stipendio etiam insuper imposito, interceptam.

Dans cette partie de mon ouvrage, qu'il me soit permis d'annoncer ce qu'affirment la plupart des historiens en ouverture de leur ouvrage entier : que je vais

écrire la plus mémorable de toutes les guerres qui ait jamais été menée, celle que les Carthaginois, sous la conduite d'Hannibal, firent contre le peuple romain. Jamais deux cités (*ciuitates*), deux peuples (*gentes*) plus redoutables, ne mesurèrent leurs armes ; jamais elles-mêmes n'eurent autant de forces et de puissance ; ce n'était pas non plus novices dans l'art de la guerre, mais avec l'expérience acquise dans la première guerre punique, qu'elles se mesuraient l'une à l'autre. L'inconstance du sort, les chances des combats furent telles que le vainqueur fut plus près de succomber. C'est par leur haine qu'ils combattirent, presque plus que par leurs forces : les Romains s'indignaient de voir les vaincus provoquer les vainqueurs, et les Carthaginois trouvaient qu'on avait traité les vaincus avec arrogance et cupidité. (Serment d'Hannibal) ~~On rapporte aussi qu'Hannibal, à peine âgé de neuf ans, au milieu des caresses enfantines qu'il faisait à son père, le supplia de l'emmener en Espagne. La guerre d'Afrique venait d'être heureusement terminée, et Hamilcar, sur le point d'entreprendre une expédition nouvelle, offrait un sacrifice aux dieux ; il fait avancer son fils au pied des autels, et lui ordonne de jurer, en étendant la main sur la victime, qu'au plus tôt il sera l'ennemi de Rome.~~ [Cette âme immense] [Hamilcar] ne pouvait se consoler de la perte de la Sicile et de la Sardaigne : selon lui, le désespoir avait fait céder trop vite la Sicile ; et la Sardaigne avait été prise par trahison par les Romains, au milieu des troubles de l'Afrique, qui avaient imposé un nouveau tribut.

Cette introduction est finalement assez rationnelle : il s'agit d'un antagonisme politique et militaire. Bien sûr, nous n'oublions pas tous les stéréotypes attachés par les Romains aux Puniens, dont Tite-Live se fera l'écho sans être en reste. Michelet a également en tête d'autres passages qui présentent le duel, et en particulier son paroxysme lors de la bataille de Zama, comme un affrontement pour la domination du monde (*caput terrarum*, dit Silius Italicus au début des *Punica*, et Polybe à Zama indique que les Romains luttent *περὶ τῆς τῶν ὄλων ἀρχῆς καὶ δυναστείας*, XV.9.2).

Mais voyons à présent l'interprétation qu'en propose Michelet :

« Ce n'est point sans raison que le souvenir des guerres puniques est resté si populaire et si vif dans la mémoire des hommes [On retrouve l'idée de *memorable*]. Cette lutte ne devait pas seulement décider du sort de deux villes ou de deux empires ; il s'agissait de savoir à laquelle des deux races, indo-germanique ou sémitique, appartiendrait la domination du monde. [Définitions] Rappelons-nous que la première de ces deux familles de peuples comprend, outre les Indiens et les Perses, les Grecs, les Romains et les Germains ; dans l'autre, se placent les Juifs et les Arabes, les Phéniciens et les Carthaginois.

L'antagonisme politique et militaire est dès lors naturalisé. Il continue ainsi :

« Ces deux races ennemies se sont partout rencontrées, partout attaquées. Dans la primitive histoire de la Perse et de la Chaldée, les héros combattent sans cesse leurs industriels et perfides voisins. Ceux-ci sont artisans, forgerons, mineurs, enchanteurs. Ils aiment l'or, le sang, le plaisir. Ils élèvent des tours d'une ambition titanique, des



jardins aériens, des palais magiques, que l'épée des guerriers dissipe et efface de la terre. »

Michelet trace des généalogies et regroupe les peuples en deux traditions : en amont, comme on vient de le voir : la Chaldée, ancêtre de la Phénicie et donc de Carthage, contre la Perse, ancêtre des Grecs et de Rome. Et en aval, voici comment se prolonge cet antagonisme :

*« Il fallut bien des siècles avant que la lutte des deux races pût recommencer, et que les Arabes, cette formidable arrière-garde du monde sémitique, s'ébranlassent de leurs déserts. La lutte des races devint celle de deux religions. Heureusement ces hardis cavaliers rencontrèrent vers l'orient les inexpugnables murailles de Constantinople, vers l'occident la francisque de Charles Martel et l'épée du Cid. Les croisades furent les représailles naturelles de l'invasion arabe, et la dernière époque de cette grande lutte des deux familles principales du genre humain. »*

Et au milieu, la fin de Carthage :

*« Restait la grande Carthage, et son empire bien autrement puissant que la Phénicie ; Rome l'anéantit. Il se vit alors une chose qu'on ne retrouve nulle part dans l'histoire, une civilisation tout entière passa d'un coup, comme une étoile qui tombe. Le périple d'Hannon, quelques médailles, une vingtaine de vers dans Plaute, voilà tout ce qui reste du monde carthaginois.*

Michelet prend alors le temps de peindre le tableau de cette civilisation, dans le but que voici :

*Pour deviner ce monde perdu de l'empire carthaginois, et comprendre ce que serait devenue l'humanité si la race sémitique eût vaincu, il faut recueillir ce que nous savons de la Phénicie, type et métropole de Carthage.*

et plus loin :

*Les Carthaginois comme les Phéniciens d'où ils sortaient, paraissent avoir été un peuple dur et triste, sensuel et cupide, aventureux sans héroïsme. A Carthage aussi, la religion était atroce et chargée de pratiques effrayantes.*

On le voit, la logique raciale, d'un type dont la permanence apparaît par-delà les mutations et les migrations, bat ici son plein. Le portrait de Carthage s'étend sur plusieurs pages, et mériterait d'être lu in extenso, comme un alliage assez stupéfiant d'un style génial à des assertions d'une grande violence. Il reprend en partie des stéréotypes de l'historiographie ancienne :

- on y trouve bien sûr le motif de la *perfidia*, mais aussi le grief de *saevitia*, de cruauté : il s'indigne ainsi du supplice infligé à Régulus, tout en déclarant : « Si l'on en croyait le témoignage des Romains, témoignage à la vérité suspect, mais assez conforme à ce que nous savons d'ailleurs de la lâche barbarie des Carthaginois, etc. » (il y a lieu de s'interroger sur ce que peut bien être ce « d'ailleurs » ? sinon précisément quelque chose tiré de la langue elle-même, peut-être ?)

- *aviditas*. Carthage apparaît comme dominée par l'argent :

*Une oligarchie financière tenant ainsi tout l'état dans sa main, l'argent était le roi et le dieu de Carthage. Lui seul donnait les magistratures, motivait la fondation des colonies, formait l'unique lien de l'armée. La suite de l'histoire fera suffisamment ressortir tous les inconvénients de ce système.*

Cette *aviditas* n'est pas mise en lien explicitement avec le stéréotype du juif usurier et rapace. Je ne sais pas exactement ce qu'il en est de la fabrique de ce stéréotype, et si de telles représentations de Carthage ont contribué à le former, pourtant il me semble qu'il préexiste. En revanche, adossé à des considérations exprimées par Montesquieu dans *l'Esprit des lois*, que cite Michelet, le motif de la cupidité fonde une représentation de Carthage comme une nation de l'oppression :

*« Placée au centre de la Méditerranée, dominant les rivages de l'Occident, opprimant sa sœur Utique et toutes les colonies phéniciennes de l'Afrique, elle mêla la conquête au commerce, s'établit partout à main armée, fondant des comptoirs malgré les indigènes, leur imposant des droits et des douanes, les forçant tantôt d'acheter et tantôt de vendre. [S'établit alors tout une série d'analogies avec différents impérialismes modernes : l'Espagne en Amérique et l'Angleterre aux Indes, les empires portugais et hollandais dans les Indes orientales].*

Dans le même ordre d'idées, les considérations de Polybe sur la constitution de Carthage (IV.52), plutôt nuancées (Polybe considère que l'État est bien organisé - καλῶς), sont ainsi résumées : *« Cette domination violente s'appuyait sur deux bases ruineuses, une marine qu'à cette époque de l'art les autres nations pouvaient facilement égaler, et des armées mercenaires aussi exigeantes que peu fidèles. »*

La représentation de Carthage intègre également des projections nouvelles ou extrapolées. Ainsi, de l'idée qu'à Carthage préside un principe femelle (la déesse Tanit), comme dans d'autres religions orientales :

*« La nuit, la lune, Astaroth, était encore adorée des Phéniciens. C'était la mère du monde, et comme Isis et Cybèle, elle l'emportait sur tous les dieux. La prépondérance du principe femelle dans ces religions sensuelles se retrouvait à Carthage, où une déesse présidait aux conseils. »*

Cette association au féminin de « l'Orient » rappelle également les figures de Didon, de Sophonisbe, de Cléopâtre. L'insistance sur les sacrifices d'enfants (qui sont décrits ou évoqués par Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse et Plutarque) symbolisent la barbarie à son paroxysme ; cette description enflammera les imaginations, au premier chef celle de Flaubert dans la fameuse « grillade des moutards de Salammbô ».

En dernier lieu, je voudrais citer un dernier passage, qui montre combien la définition de la race est tautologique. Michelet distingue deux « races » en Afrique du Nord, les Libyens (autochtones) et les descendants des Phéniciens. Ayant déduit de l'emploi de mercenaires que les Carthaginois n'étaient pas des guerriers, l'historien

anticipe l'objection : que fait-on, alors, de généraux comme Hamilcar et Hannibal, dont la valeur est relevée dès l'Antiquité ?

*cette dualité de races se décèle fréquemment dans l'histoire de Carthage ; le génie militaire des Barca appartient, comme le nom de Barca semble l'indiquer, aux nomades belliqueux de la Libye, plus qu'aux commerçants phéniciens. Les vrais Carthagois sont les Hannon, administrateurs avides et généraux incapables.*

Ainsi, seuls peuvent être dits « carthagois » ceux qui correspondent à la définition qui en est donnée au préalable.

Comme je le disais, ce passage est celui où l'antagonisme de race est le plus marqué. Le reste de l'*Histoire romaine* développe une vision plus organique du monde : la destruction de Carthage laisse le champ libre pour l'assimilation de l'Orient, qui verra son achèvement à Actium ; Rome, au final, n'est donc pas l'imposition au monde d'un caractère romain fixe, mais la mise en relation de ces races. On peut se demander pourquoi les guerres puniques sont ainsi traitées à part. Une grande partie de la réponse, il me semble réside, dans le fait c'est un épisode qui trouve déjà, dans la littérature latine, et dans l'épopée plus encore que dans l'historiographie, une interprétation morale sur laquelle se surimpose facilement la classification en caractères / tempéraments, puis en race. Corinne Bonnet a consacré à cette fortune des guerres puniques un passionnant article dans la revue *Anabases* (Carthage, l'« autre nation » dans l'historiographie ancienne et moderne), qui corrobore cette hypothèse, bien qu'elle se penche sur des auteurs un peu plus tardifs (Mommsen).

## Conclusion

Toutefois – et je terminerai là-dessus – on peut noter que c'est précisément ce passage, peut-être, justement, parce que plus binaire, plus facile à saisir que le reste, est resté dans les mémoires. Peut-être aussi parce que s'y trouve en germe la vision que Michelet lui-même développera au fil de sa vie. En effet, sa conception de la « race » a radicalement évolué, avec un tournant vers les années 1850, sans doute sous l'influence des travaux de Renan, des travaux linguistiques d'Emile Burnouf, et probablement aussi le retentissement de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* de Gobineau. En 1864, en approchant de ses 70 ans, Michelet publie un ouvrage intitulé la *Bible de l'Humanité*, qualifiée par Léon Poliakov de « Bible aryenne », qui divise de manière systématique et tranchée les « Peuples de la Lumière » (L'Inde, la Perse, la Grèce) et les « Peuples du crépuscule, de la nuit et du clair-obscur » (l'Égypte, la Syrie, le Juif (l'esclave – mais le « meilleur esclave », grâce à sa liberté intérieure), concluant à la nécessité d'expulser la tradition sémitique, représentée par le judaïsme et le christianisme.

En ce sens, il est révélateur que son avant-propos à l'*Histoire romaine*, rédigé précisément en 1864, désigne le récit des guerres puniques comme le meilleur passage de l'ouvrage, comme en étant « la partie importante, solide, et qui je crois restera. »

Révélateur également, que ce soit à cette partie que l'orientaliste Hermann Zotenberg se réfère en 1868 pour affirmer que Michelet a été l'initiateur d'une

révolution [...] dans l'étude de l'histoire » en ayant « le premier mis au jour ce ait d'une grande importance pour l'histoire et la philosophie », « à savoir la position d'infériorité, surtout morale, de la race sémitique par rapport à la race indo-européenne »<sup>1</sup>.

Permet de mesurer à la fois les liens qu'entretiennent les systèmes racialisés avec les textes anciens, ce qu'ils ont pu y puiser, l'autorité qu'ils en ont tiré, et en même temps l'irréductible différence : la lecture, les lectures de Michelet sont informées par les préoccupations de son temps, et par ses questionnements propres ; comme la nôtre l'est également. Mais c'est sans doute la conscience de cet écart entre nous et le texte, écart que nous documentons, précisément, grâce aux études de réception, qui constitue le progrès de nos disciplines vers un savoir critique.

---

<sup>1</sup> cité par A. Aramini, *Philosophie de l'histoire*, p. 538